



Voici sœur Nicomède, dit la novice. (Page 890).

C. I

LIVRAISON 117

à découvrir quoi que ce soit qui valut la peine d'être examinée sérieusement...

Boisdeffre parlait d'un ton dur et âpre, et à l'expression de son visage, il était facile de voir qu'il était de très méchante humeur.

Dubois ne se laissa pas intimider et riposta avec cynisme :

— Il y a longtemps, mon général, que je suis au courant de ce que je devrais découvrir en écoutant les communications téléphoniques.

— Ah ?... Vraiment ?... Et que savez-vous de si intéressant ?

— Qu'à l'Etat-Major français il y a des officiers qui ...comment dire... qui n'agissent pas très correctement...

— Laissez les allucinations et les périphrases, venez au fait... Je vous prie, si vous avez des soupçons, de me les communiquer et de nommer ceux que vous croyez coupables... Pourriez-vous faire cela ?

— Je puis, par exemple, affirmer qu'au procès Dreyfus, un officier a apparté un faux témoignage...

Boisdeffre fixa sur l'espoir un regard étonné.

— Vous rendez-vous compte de l'énormité de ce que vous me dites ? fit-il. Et pourquoi vous êtes-vous tu jusqu'à présent ?...

— Parce qu'il me répugnait de dévoiler une telle honte dans l'armée française...

Pourpre d'indignation, le général s'écria :

— Vous ne pensez pas du tout ce que vous dites et ce n'est certainement pas par égard pour l'honneur de l'armée que vous vous êtes tu !... Votre intention était uniquement de pouvoir faire une bonne affaire au moyen des documents que vous aviez en mains et d'attendre le moment opportun pour les produire...

— Peut-être, mon général...

Suffoqué par un tel cynisme, Boisdeffre demeura un

instant silencieux, puis comprenant qu'il importait avant tout de rester calme, il demanda froidement :

— Le colonel Picquart est-il au courant de ces faits ?

— Non, autrement il ne m'aurait pas laissé à ce poste... Jour et nuit, il ne fait que se mettre la cervelle à la torture pour trouver le moyen de jeter un peu de lumière sur cette affaire... Personnellement, je suis d'avis qu'il vaudrait mieux ne plus s'en occuper, puisqu'une révision du procès Dreyfus pourrait faire du tort à l'armée... Si l'on savait un jour ce que j'ai tenu caché jusqu'à présent, la justice militaire serait discréditée devant le pays...

J'aime ma patrie, mon général et c'est pourquoi j'ai été très content quand le colonel Picquart m'a placé ici... Le colonel est un fanatique de la justice et il n'aura pas de paix tant qu'il n'aura pas découvert le mystère de l'affaire Dreyfus, mais il devra bien cesser, un jour, d'y penser s'il ne parvient pas à trouver les preuves de l'innocence de l'accusé... On révisitera ainsi un grand scandale qui provoquerait la réprobation du monde entier.

Boisdeffre avait écouté avec attention les paroles de Dubois et, dans le fond de son cœur, il ne pouvait nier qu'il partageait un peu cette manière d'envisager la question contre un officier.

— Voulez-vous me soumettre, aux fins d'examen, ces preuves auxquelles vous faites allusion ? demanda-t'il.

Dubois eut un rire sarcastique et répondit :

— Elles sont trop précieuses !... Elles n'ont pas de prix, mon général.

— Ne jouez pas la comédie avec moi... Je suis convaincu de ce qu'une grosse somme d'argent vous serait plus précieuse que ces papiers... Dites-moi donc combien vous voulez pour me céder ces documents. Cinquante mille francs vous suffisent-ils ?

Le misérable aurait été bien empêché de remettre des documents qu'il ne possédait plus, depuis qu'il les avait vendus à Madame Dreyfus, mais il riposta sans la moindre hésitation :

— Donnez-moi soixante mille francs, mon général, et je vous remettrai les documents...

Boisdeffre n'hésita pas. Il répondit immédiatement :

— C'est entendu... Vous aurez les soixante mille francs !

A part soi, il se disait :

— Ce prix est vraiment exagéré, mais pour sauver l'honneur de l'Etat-Major, il est nécessaire de faire ce sacrifice.

Dans l'esprit de Dubois, les pensées se mêlaient en un chaos invraisemblable.

La voix de Boisdeffre l'aracha à ses réflexions.

— Quand pourrai-je avoir ces pièces ? demandait le général.

Dubois avait déjà trouvé l'échappatoire qui le sauverait. Il répondit :

— Envoyez ce soir, chez moi, vers six heures, un de vos officiers... Je préparerai les documents à lui remettre en échange de la somme convenue...

— C'est bien ! j'enverrai chez vous vers six heures.

.....

A six heures exactement un officier se présenta chez l'espion et tendit à celui-ci une grosse enveloppe cachetée.

Dubois prit l'enveloppe et, sans même la regarder, il la posa sur sa table de travail ; puis il ouvrit un tiroir y prit quelques papiers qu'il plia et fit le geste de mettre le tout dans une enveloppe.

Mais l'officier retint son mouvement en disant :

— Excusez-moi, mais le général Boisdeffre m'a prié de vérifier ces documents.

Dubois eut un geste d'impatience et d'indignation :

— Le général croit-il que je veuille le tromper ? s'exclama-t'il doute-t'il de ce que je lui ai dit ?... Cette méfiance est une offense intolérable pour un homme qui a fait jusqu'à présent tout ce qui était possible pour servir dignement sa patrie !

L'excitation de Dubois impressionna le jeune officier qui ne connaissant pas l'espion mais qui n'avait cependant pas pensé qu'il aurait pu l'offenser en lui cimmuniquant l'ordre du général.

Il était très embarrassé.

— Excusez-moi dit-il, mais il s'agit d'un ordre... Je suis bien obligé de m'y conformer !

— C'est vraiment incroyable ! s'exclama-t-il. Ces personnages se croient tout permis !... Moi, je n'ai même pas pensé un instant à ouvrir l'enveloppe cachetées pour constater si elle contient bien la comme convenue !... Mais le général se repentira amèrement de m'avoir offensé de cette manière... Je vous prie de reporter cette enveloppe au général, et de lui dire que, dorénavant, je renonce à entretenir aucun rapport avec lui.

Le jeune officier était très ennuyé ; il ne savait ce qu'il devait faire et il tournait entre ses doigts l'enveloppe que Dubois lui avait rendue.

Devait-il vraiment la reporter à Boisdeffre et avouer ainsi qu'il n'avait pas été suffisamment habile pour mener à bien la mission qu'on lui avait confiée ?

— Non, dit-il après un moment de réflexion. Je ne puis retourner auprès de mon général Boisdeffre sans avoir rempli la mission qu'il m'a confiée... Metez donc ces documents dans une enveloppe et cachez-la...

Dubois hésitait encore affectant un air dédaigneux

comme si cette affaire avait été peu intéressante pour lui.

Il jouait admirablement la comédie : aucun acteur n'aurait pu faire mieux.

— Je n'ai plus du tout envie de conclure l'affaire après cette preuve de méfiance de la part de Boisdeffre... Je puis très bien vivre sans son argent, gronda-t'il.

— Ne vous fachez pas, monsieur Dubois, prenez l'argent et donnez-moi les papiers, dit l'officier avec douceur.

Dubois frappa sur l'épaule du jeune homme.

— Eh bien, pour cette fois, dit-il je céderai pour vous faire plaisir, mais vraiment le général Boisdeffre ne le mériterait pas !

Ce disant l'espion ferma l'enveloppe et la remit à l'officier. Il sourit de nouveau et ajouta :

— Il est inutile de remercier le général de ma part et je me réserve de lui dire ce que je pense la prochaine fois que je le verrai !

Le lieutenant se hâta de prendre l'enveloppe ; il craignait que Dubois, qui lui paraissait avoir un caractère peu commode, se ravise au dernier moment et veuille lui reprendre les précieux papiers.

Il salua, et sortit de la pièce.

Dubois écouta, en retenant son souffle, le bruit des pas qui s'éloignaient ; puis il courut à la fenêtre et vit l'officier monter dans une voiture.

Quelques minutes après, il sortait en toute hâte, une petite valise à la main.

.....

Une heure plus tard, un capitaine d'Etat-Major se présentait à la Sûreté Générale pour déposer une plainte ainsi conçue :

« Le général Boisdeffre demande que l'on recherche l'agent secret Dubois qu'a pris la fuite ». Cet homme jouait un double jeu et il faudrait à tout prix l'arrêter. Cette affaire doit être tenue secrète. Prière de faire chez lui une minutieuse perquisition, de saisir tous les documents qui peuvent s'y trouver et les faire parvenir immédiatement à l'Etat-Major qui les examinera ».

— Nous prendrons immédiatement toutes les mesures nécessaires pour arrêter cet homme, dit le chef de la Sûreté Générale.

— Espérons qu'il n'aura pas encore pris le large !

— Nous allons établir des souricières dans toutes les gares et aux portes de la ville...

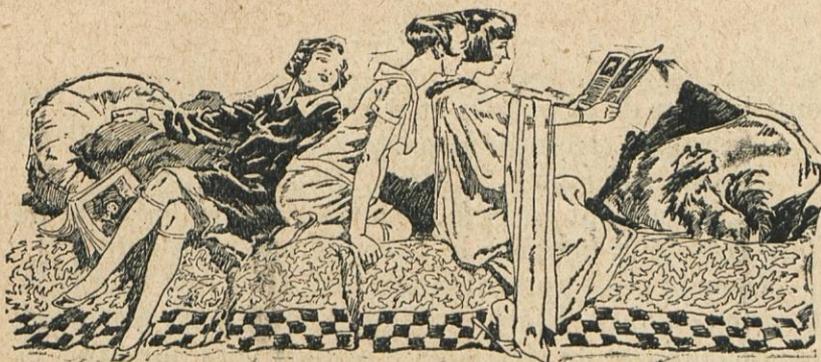
— Bien..... Veuillez nous tenir constamment au courant et nous avertir dès que vous aurez trouvé quelque chose.....

— Naturellement, capitaine.

— Surtout, je vous recommande les plus grandes précautions et la discrétion la plus absolue..... Il est nécessaire d'éviter tout scandale afin que ne se renouvelle pas l'agitation soulevée par l'affaire Dreyfus.

— Vous pouvez vous fier au tact de notre personnel. Je donnerai des ordres très précis....

Quelques instants plus tard, la chasse au fugitif commençait.



CHÂPITRE CXXXVII.

LA CHASSE À L'HOMME.

Tout le personnel de la Sûreté Générale et de la Police Judiciaire avait été mobilisé pour rechercher Dubois. Accompagné de six hommes, le commissaire Bertholet se rendit au domicile privé de l'espion, rue de Beaurepaire.

Bertholet laissa ses hommes en faction dans la rue tandis que lui-même pénétrait dans la maison avec un de ses collègues qui était venu le rejoindre.

— Avez-vous votre revolver ? demanda le commissaire principal, tandis qu'ils montaient l'escalier.

— Oui, répondit le commissaire adjoint, mais croyez vous que nous pourrions avoir à nous servir de nos armes ?

— J'espère que non, mais il vaut toujours mieux être prêts à tout.... Avec des individus comme Dubois, on ne peut jamais savoir à quoi s'attendre....

Quand ils furent arrivés devant la porte de l'appartement, Bertholet sonna, attendit quelques instants, puis sonna encore, à plusieurs reprises et de plus en plus fort.

Mais il n'y eut aucune réponse.

— Le général Boisdeffre avait raison ! remarqua le commissaire divisionnaire en souriant. Notre oiseau a

senti l'odeur de la poudre et il s'est déjà envolé !

— Faut-il enfoncer la porte ? demanda l'autre.

— Oui... Allons-y !... Une... Deux... Trois !

Et, s'élançant ensemble contre l'un des battants de l'huis, les deux hommes le disloquèrent sans peine.

Dans le petit appartement, tout était fort propre et en ordre parfait. Rien n'indiquait un départ précipité.

Le collègue de Bertholet s'avança vers une table et s'empara d'une feuille de papier pliée en quatre qu'il venait d'apercevoir.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le commissaire principal en s'approchant à son tour.

L'autre fonctionnaire déplia le papier et se mit à lire à haute voix :

« Chers Messieurs,

« Ne vous donnez pas la peine de me rechercher car ce serait vous donner beaucoup de mal pour rien... Pour des raisons que je juge inutile de vous exposer, j'ai préféré ne pas attendre votre visite..... Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

DUBOIS.

Bertholet serra les poings en un geste rageur.

— Canaille ! s'exclama-t'il. Il ose encore se moquer de nous !... Mais il s'en repentira car il ne peut manquer de se laisser prendre au piège que je lui ai tendu !

— Espérons-le ! dit l'autre. En tout cas, si nous ne réussissons pas à l'attraper, Boisdeffre va être furieux !

— Allez tout de suite téléphoner à la préfecture et dites ce que nous avons trouvés, de façon à ce que l'on ne perde pas de temps.... Puis revenez le plus vite possible,

car il faut que nous fassions une perquisition dans l'appartement.....

Le commissaire adjoint sortit aussitôt pour aller exécuter les ordres que Bertholet venait de lui donner.

Durant l'absence de son collègue, le commissaire principal se mit à regarder attentivement autour de lui comme le font toujours les bons policiers quand ils n'ont rien de mieux à faire. Puis il ouvrit l'un après l'autre tous les tiroirs des meubles et se mit à en examiner le contenu. Il y trouva une grande quantité de papiers, mais ce n'étaient que des choses insignifiantes, lettres sans importance, vieilles factures, relevés de comptes et autres écrits de cette espèce. Rien, en somme, qui aurait pu donner une indication quelconque sur les activités illécites de Dubois.

Ceci, d'ailleurs, n'avait rien d'étonnant. Un astucieux renard comme Dubois ne laisse généralement pas derrière lui des traces qui pourraient servir à constituer des preuves de sa culpabilité.

Mais Bertholet, malgré tout, continuait de sourire.

— Nous réussirons quand même à te prendre, mon vieux Dubois ! murmurait-il entre ses dents. Si tu t'es imaginé qu'il te suffirait de détruire quelques paperasses et de partir en voyage pour nous échapper, tu t'es mis le doigt dans l'œil.



La vieille Simone sommeillait dans un fauteuil, son chat sur les genoux.

Tout, autour d'elle, était parfaitement silencieux et la pièce était plongée dans l'obscurité, car la lampe venait de s'éteindre, faute de pétrole.

Tout-à-coup, la sonnette de la porte d'entrée rompit brutalement le silence.

Eveillée en sursaut, la vieille tireuse de cartes laissa échapper un petit cri de saisissement et le chat, sautant sur le parquet, s'en fut se réfugier sous une armoire.

— Attendez un instant ! cria la vieille en se frottant les yeux je viens tout de suite.....

Puis, croyant que ce devait être une cliente attardée qui venait se faire dire la bonne aventure, elle alla prendre une autre lampe dans la cuisine et l'alluma.

Puis elle se dirigea vers le vestibule pour ouvrir la porte d'entrée.

A peine l'huis se fut-il écarté que la personne qui se trouvait à l'extérieur entra brusquement, bousculant presque la tireuse de cartes qui fut très effrayée de cette hâte insolite.

La personne qui venait de pénétrer ainsi chez elle était une vieille chiffonnière misérablement et malproprement vêtue, avec un visage grimaçant qui disparaissait presque entre une chevelure grise en désordre et les plis d'un châle crasseux qui lui enveloppait presque toute la tête.

— Que voulez-vous ? lui demanda Simone en se mettant sur la défensive. Que signifie cette façon de s'introduire chez les gens ?

Au lieu de répondre, l'étrange personne éclata de rire, puis, d'un même geste, elle enleva son châle et sa chevelure grise qui n'était qu'une perruque.

Et la vieille Simone, au comble de l'étonnement, reconnut le fameux Dubois.

— Pourquoi cette mascarade ? interrogea la diseuse de bonne aventure en le regardant avec curiosité, après que le premier moment de surprise fut passé. Depuis quand as-tu changé de sexe ?

— Ne parle pas si fort ! recommanda l'espion en

mettant un doigt sur ses lèvres. Entrons dans la salle et je t'expliquerai tout, mais ne perdons pas de temps.....

Simone le précéda dans la salle à manger et déposa la lampe sur la table.

— Tu es vraiment bien déguisé ! fit-elle en riant. Je ne t'aurais certainement pas reconnu !... Mais qu'est-il donc arrivé pour que tu aies jugé nécessaire de te travestir de la sorte ?

— Il m'a semblé que c'était le meilleur moyen d'éviter d'être reconnu par les policiers...

— Tu es donc recherché ?.....

— Certainement.....

— Eh bien, raconte.....

Dubois s'assit auprès de la table tandis que la vieille allait prendre une bouteille d'absinthe dans un placard.

Après avoir bu quelques gorgées de ce breuvage incendiaire et allumé une cigarette, l'espion se mit à raconter le tour qu'il avait joué au général Boisdeffre.

Tandis qu'il parlait, le visage de la diseuse de bonne aventure ne cessait de devenir de plus en plus sombre et son expression de plus en plus inquiète.

— C'était bien imaginé, dit-elle enfin. Mais tu risques d'être fusillé !

— Penses-tu !..... Je ne me laisserai pas prendre si facilement et j'ai assez d'argent pour me mettre à l'abri.

— Mais toute la police de France va se lancer à ta poursuite !

— Je m'en doute bien..... Mais, comme tu as déjà pu t'en rendre compte, je prends mes précautions..... Tu as vu comme je me suis camouflé pour venir ici, et je te prie de croire que ce n'a pas été une précaution surperflue, car j'étais à peine sorti de chez moi que j'ai rencontré toute une escouade de policiers.....

— Mon Dieu !.... Si tu avais été pris, tu aurais été condamné à mort !

— Sans doute, mais ils ne m'ont pas pris et ils ne peuvent pas me tuer sans me prendre..... Sois tranquille, ils ne m'attraperont pas !

— Tu es sûr ?

Dubois but encore quelques gorgées d'absinthe et répondit :

— Si tu n'as pas pu me reconnaître, toi, Simone, comment veux-tu que des étrangers me reconnaissent ?

— Et crois-tu que tu pourrais quitter Paris sans te faire prendre ?..... Il me semble que toutes les gares doivent être surveillées ?

— Bien sûr, mais ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive une chose de ce genre et j'ai toujours réussi à passer à travers les mailles du filet....

La vieille diseuse de bonne aventure hocha la tête et demeura un instant silencieuse, puis elle proposa :

— Veux-tu que je te tire les cartes pour voir si ça finira bien ?

— Ne dis pas de bêtises !.... Cela est bon pour les vieilles femmes !.... Moi, je sais très bien ce que je dois faire, mais tu peux m'aider d'une autre façon.....

— Moi ?... s'exclama Simone avec un air étonné. Une pauvre vieille comme moi ?..... Que pourrais-je bien faire ?

— Ce que je te demanderai ne sera pas bien difficile et je te récompenserai largement pour le service que tu m'auras rendu.....

Ce disant, l'espion prit son portefeuille et en retira une grosse coupure qu'il déposa sur la table, puis il poursuivit :

— Ceci est pour toi, mais il faut que tu aille immédiatement chez un marchand d'habits et que tu achète pour moi un vieux costume d'ouvrier avec une casquette dans le genre de celles que portent les employés de chemin de fer.....

La vieille lança vers le large billet de banque un coup d'œil avide, puis elle le ramassa et le cacha dans ses vêtements.

Après avoir regardé la pendule elle remarqua :

— Il est bien tard..... Tous les magasins sont fermés à cette heure-ci, mais ça ne fait rien..... Je m'arrangerai quand même.... Dans une heure tu auras ce qu'il te faut...

*
**

Quand Dubois sortit de la maison où demeurait la vieille Simone, son aspect s'était de nouveau complètement transformé.

Cette fois, il avait très exactement l'apparence et les allures d'un ouvrier plutôt miséreux qui rentre chez lui après une longue journée d'un travail dur et salissant. Ses vêtements, ses mains, et même son visage, étaient tous maculés de crasse et une vieille boîte à outils brinqueballait à son flanc, suspendue à une courroie de cuir éraillée et consolidée au moyen de ficelles.

Mais, malgré qu'il se rendit parfaitement compte de ce qu'il était en train de jouer sa vie, sa physionomie ne reflétait aucune inquiétude. Le sentiment du danger qu'il courait lui faisait, au contraire, éprouver une sorte d'âpre et sauvage jouissance.

D'un pas traînant et chaloupé, il marcha à la gare du Nord et pénétra dans la salle des pas perdus.

A présent, son cœur commençait à battre un rythme accéléré et ses nerfs étaient parvenus à un degré de tension assez pénible.

Il fallait qu'il prenne bien garde à tout ce qui se passait autour de lui, car la moindre imprudence, le moindre

geste mal calculé ou mal assorti avec sa nouvelle apparence pouvait lui être fatal.

Le nombre insolite des « Messieurs du quai des Orfèvres » qui se trouvaient disséminés sur tous les points de la vaste gare n'échappa pas à son regard expert. Les uns se donnaient l'air de consulter les horaires de trains affichés sur les tableaux, les autres se promenaient lentement en regardant autour d'eux avec une négligence affectée, comme s'ils avaient attendu un ami.

De temps à autre, ils abordaient discrètement un voyageur ou un autre et, après leur avoir montré leur carte de policier, ils lui demandaient ses papiers. Mais ils ne s'adressaient qu'à des gens bien vêtus et d'apparence aisée car ils savaient que l'homme qu'ils avaient mission de rechercher avait de l'argent et que sa mise était toujours très soignée.

Dubois se dit que le meilleur moyen d'éviter d'être soupçonné serait sans doute de payer d'audace et surtout de faire semblant d'ignorer la qualité de ces promeneurs à grosses moustaches et à gros souliers.

Prenant une cigarette dans sa poche, il s'approcha de l'un des policiers qui étaient en train de fumer et, avec un accent faubourien très bien imité, il lui demanda du feu.

L'autre lui en donna sans même le regarder. Au contraire, tout en lui tendant sa cigarette, il ne cessait de devisager des passants autour de lui.

Le « brave ouvrier » s'éloigna tranquillement tandis que les policiers continuaient de faire bonne garde, ce qu'ils firent jusqu'à l'heure de la fermeture des portes. Après quoi, ils retournèrent à la préfecture et informèrent leur chefs de ce que le fugitif n'avait pas mis les pieds à la gare du Nord.



Mais n'entends-tu pas qu'on sonne ? (Page 904).



CHAPITRE CXXXVIII.

SANS TREVE, NI REPOS.

— Alors, tu n'as rien pu savoir ? demanda Lucie à son beau-frère qui venait d'entrer.

— Non, répondit le jeune homme. J'ai fait absolument tout ce que j'ai pu, mais il m'a été impossible de savoir où l'on a envoyé Alfred.....

— Et ma lettre ?

— Je crois qu'ils la lui feront parvenir.....

— A moins qu'ils ne la jettent tout simplement dans une corbeille à papiers !.... C'est vraiment honteux de nous tourmenter de cette façon..... Cela ne peut même pas avoir l'excuse de la moindre utilité !.... Et dire que l'autre jour j'avais entre mes mains les preuves absolues de l'innocence de mon pauvre mari !.... Est-ce qu'il n'y a pas de quoi perdre la raison ?

— Il est certain que la fatalité semble nous persécuter avec un acharnement insolite, ma chère Lucie, répondit Mathieu.

— Mais je ne veux quand même pas encore m'avouer vaincue, s'écria la jeune femme dans un sursaut d'indomptable énergie. Je lutterai pour Alfred tant qu'il restera en moi un peu de force et un souffle de vie !

Puis elle sonna sa femme de chambre et lui demanda

de lui apporter son manteau et son chapeau.

— Tu sors ? interrogea Mathieu. Où veux-tu aller ?

— Je vais aller voir le colonel Picquart..... C'est un des rares amis qui me soient restés depuis que le malheur est arrivé.....

— Je le sais Lucie..... Le colonel Picquart est assurément un excellent homme, rempli des meilleures intentions mais, avec la meilleure volonté du monde je ne vois vraiment pas ce qu'il pourrait faire pour nous en ce moment.....

— Néanmoins, je ne veux rien négliger de ce qui peut présenter seulement une vague possibilité de pouvoir venir en aide à Alfred.....

— Veux-tu que je t'accompagne ?

— Non..... J'aime mieux que tu reste ici avec les enfants..... Je suis beaucoup plus tranquille quand je sais que tu es auprès d'eux.....

Ce disant, la jeune femme entra un moment dans la chambre de Pierrot qui était entré en convalescence, puis elle sortit.

Dès qu'elle fut dehors, elle prit une voiture pour se faire conduire au Ministère de la Guerre et, arrivée à destination, elle se dirigea vers les bureaux du commandement général.

Au moment où elle s'engageait dans une galerie, une porte s'ouvrit et le général Boisdeffre apparut, accompagné du colonel Picquart.

Un peu intimidée par la présence du général, Lucie s'arrêta.

Mais le colonel se porta aussitôt à sa rencontre, Boisdeffre fit mine de s'éloigner mais Lucie lui adressa un signe pour lui faire entendre qu'elle aurait voulu lui parler.

Le général avait l'air assez ennuyé, car il ne lui plaisait guère d'avoir à parler encore une fois de l'affaire

Dreyfus, surtout avec la propre femme du condamné, mais en telles circonstances, il n'aurait guère pu refuser de lui parler sans manquer de politesse.

— Je n'en ai que pour un instant général, lui dit la jeune femme en s'avancant vers lui.

Boisdeffre recula jusqu'à la porte de son cabinet de travail, l'ouvrit et s'effaça pour laisser passer Lucie.

Picquart voulut se retirer, ce que voyant, la jeune femme reprit vivement :

— Général, permettez que le colonel Picquart assiste aussi à l'entretien.....

— Si vous voulez, répondit Boisdeffre avec indifférence.

Et il fit entrer le colonel également. Puis après avoir offert un siège à Lucie, il lui dit :

— Je vous écoute Madame.....

— Général, commença Mme Dreyfus d'une voix tremblante, je suis maintenant en mesure de vous dévoiler le nom de l'espion qui a commis le crime de haute trahison pour lequel mon mari a été condamné à tort.....

Le général fit une grimace et demanda froidement :

— Et qui serait-ce donc, Madame ?

— Le colonel Ferdinand Walsin Esterhazy, répondit Lucie sans hésiter.

Le général ne sourcilla point. Durant quelques secondes, il demeura immobile et silencieux, puis il se tourna vers le colonel comme pour le consulter.

— Vous avez entendu ? fit-il. Qu'en dites-vous ?

— J'en dis que je n'ai jamais cru un seul instant à la culpabilité du capitaine Dreyfus, répondit Picquart sur un ton incisif.

— Je sais, insista le général, — mais je vous demande votre avis au sujet de ce que Madame vient de dire..... Croyez-vous que le colonel Esterhazy ait réellement pu être pour quelque chose dans cette affaire ?

— Ça ne m'étonnerait pas outre mesure, mon général.....

— Ah ?..... Est-ce que vos soupçons s'étaient déjà portés sur lui avant cet instant ?

— Mes soupçons, oui, mon général, mais seulement des soupçons, rien de définitif, autrement, il va sans dire que je vous en aurais fait part.....

Le visage du général commençait à devenir encore plus grave et plus préoccupé que de coutume.

De nouveau il réfléchit pendant quelques instants, puis il se tourna encore une fois vers Lucie et s'enquit :

— Sur quoi basez-vous les suspicions que vous venez de formuler, Madame Dreyfus ?

La jeune femme se mit alors à relater la visite du prétendu docteur Rosé, l'achat des documents qui démontraient la culpabilité d'Esterhazy, l'intervention de la soi disant Sœur Nicodème et la mystérieuse disparition des précieux papiers.

Les deux officiers supérieurs écoutèrent la jeune femme avec une grande attention et n'interrompirent pas une seule fois l'exposé assez long qu'elle fut obligée de leur faire pour leur donner clairement à comprendre la façon exacte dont les événements s'étaient déroulés.

Par un simple enchaînement d'idées, le général Bois-deffre devina tout de suite que ce soi-disant Rosé ne devait être que le fameux Dubois. Il était furieux à l'idée que le misérable ait pu s'échapper après l'avoir berné comme il l'avait fait et avoir conclu une affaire fructueuse que malhonnête de deux côtés à la fois.

Malgré toutes les recherches de la police, le misérable n'avait pu être rejoint à temps et, à présent, il était certainement trop tard, car il devait être sorti de France depuis longtemps.

Et, à part soi, le général se disait :

— « Si cette maudite affaire vient à être connue, je

vais être la risée de toute la France et on fera des chansons pour se moquer de moi !..... Après ça, je n'aurai plus qu'à demander ma retraite et aller planter des choux dans mon village !..... Non !..... Mille fois non !... Du Paty avait raison, après tout... Si l'on ressort l'affaire Dreyfus, on n'en finira plus et nous allons être couverts de boue et de ridicule..... Miéux vaut l'ensevelir à tout jamais.....

Néanmoins, Lucie lui inspirait une véritable pitié.

— Je crains, Madame, que votre bonne foi ait été surprise par un vulgaire escroc qui aurait inventé ce stratagème uniquement pour vous soutirer de l'argent, dit-il, avec un air navré.

Mais Mme Dreyfus se mit aussitôt à protester avec une véhémence impressionnante.

— Non !... Non ! général ! s'écria-t'elle. Je ne suis pas si ingénue !... Je vous affirme que j'ai très attentivement examiné ces papiers avant de donner l'argent et que j'ai pu constater qu'il s'agissait de lettres terriblement révélatrices écrites par le colonel Esterhazy aux attachés militaires de l'ambassade d'Allemagne et de la légation Helvétique.....

— Excusez-moi, Madame, interrompit Boisdeffre, — mais comment avez-vous pu vous assurer de ce que ces lettres n'étaient point apocryphes ?

A ces mots, Lucie demeura prise de court et elle se mit à regarder le général avec un air éperdu.

En vérité, elle n'avait pas encore songé à cette éventualité-là !

— Vos affirmations n'étant corroborées par aucune preuve, reprit le général, — elle ne sauraient suffire à provoquer l'ouverture d'une enquête judiciaire contre le colonel Esterhazy.....

Lucie serra les lèvres comme pour s'empêcher de se mettre à pleurer. Mais elle ne voulut pas se tenir pour battue et elle rétorqua :

— Pourtant, général, l'on n'a pas craint de condamner mon mari sur des données beaucoup plus fragiles encore.....

Boisdeffre eut un geste de vive impatience, comme si cette remarque lui avait paru être du plus insignifiant mauvais goût. Mais sans se préoccuper, Mme Dreyfus poursuivit :

— Monsieur le général, j'exige que vous ordonniez l'ouverture d'une enquête sur les faits que je viens de porter à votre connaissance..... Si vous refusez, vous me mettez dans l'obligation de m'adresser à la Chambre des Députés afin que les représentants de la nation prennent l'affaire en main.....

— Oui, évidemment, s'empressa de répondre Boisdeffre qui voulait surtout gagner du temps afin d'éviter à tout prix d'être mêlé à un scandale. Malgré que vos assertions me paraissent basées sur une erreur de votre part, je prendrai certainement des mesures pour essayer de savoir la vérité..... Et si je trouve le moindre indice contre le colonel Esterhazy, une procédure sera immédiatement entamée.....

Puis il se tourna vers Picquart et continua :

— Vous voudrez bien vous charger de ceci, colonel... Mais, pour l'amour de Dieu, soyez prudent, n'est-ce pas ?

Et le général se leva pour faire comprendre à Lucie que l'entrevue était terminée.

Le colonel Picquart accompagna la jeune femme après que celle-ci eut pris congé de Boisdeffre.

— Croyez-vous que la conversation que nous venons d'avoir puisse tourner en faveur de mon mari ? demanda Lucie dès qu'ils furent dans le vestibule.

— Je l'espère, répondit Picquart. Cela pourrait même avoir une influence tout-à-fait décisive sur la marche des événements si j'arrive à trouver quelque chose de sérieux contre Esterhazy..... Entre nous, cet homme ne m'a

jamais inspiré confiance, malgré la faveur dont il jouit dans certains milieux.....

CHAPITRE CXXXIX.

LA LUTTE POUR LE BONHEUR

Les sentiments les plus disparates se bousculaient dans l'âme du colonel Henry.

Chaque fois qu'il pensait à Louise de Ganné, son cœur se remplissait d'une émotion intense. Il l'aimait, il se sentait aimé d'elle et cette certitude lui donnait une espèce de vertige.

Ça lui paraissait presque trop beau pour être vrai !... Parfois, son sommeil était troublé par des rêves qui venaient anéantir tout son bonheur et le remplir d'une indicible épouvante. Et alors, durant les longues heures d'insomnie qui s'en suivaient, il maudissait la misérable Amy Nabot qui avait été la cause de sa ruine morale et qui pouvait aussi devenir celle de sa perte matérielle.

Il y avait eu un temps où il avait réellement aimé cette méprisante créature, ou tout au moins désirée avec une ardeur suffisante pour lui faire confondre ce désir avec un amour véritable et sincère. Mais maintenant, elle n'était plus rien pour lui.....

On plutût, si !... Elle était devenue pour lui une sorte d'épouvantail, car il ne pouvait plus la voir apparaître devant lui sans frémir de répugnance et d'horreur !

Un jour, comme il était précisément en chemin pour

se rendre chez Louise, il rencontra Amy dans la rue Danton.

Il aurait bien voulu l'éviter, mais elle l'avait déjà vu et elle venait vers lui avec empressement.

— Je suis contente de te voir, mon cher, lui dit-elle. Il y avait longtemps que je n'avais pas eu ce plaisir....

— Oui..... J'ai été très occupé par mon service ces temps derniers, répondit le colonel, qui enrageait intérieurement.

— Je sais, mon petit, je sais..... Service d'amour hein ?..... Oui, c'est très fatiguant..... Je t'avais pourtant demandé de cesser toute relation avec cette dame.....

L'officier fit un mouvement d'impatience.

— Je te prie de ne pas te mêler de choses qui ne te regardent pas, Amy, fit-il sur un ton glacial.

— Eh bien soit, n'en parlons plus... pour le moment. Et, pour ce qui est des choses qui me regardent, tu voudras bien me permettre de m'en mêler, j'espère ?..... Par exemple, j'exige que tu me tiennes au courant de ce qui se passe au commandement général..... Aujourd'hui, j'y ai vu entrer Lucie Dreyfus et je ne suis pas tranquille.....

Henry hochâ la tête et répondit avec une sorte de sournoise férocité :

— Tu as raison de ne pas être tranquille Amy, parce que Madame Dreyfus a dénoncé ce pauvre Esterhazy comme étant le vrai coupable du crime de haute trahison que l'on a imputé à Dreyfus.....

Malgré son sang-froid et son énergie, l'aventurière ne put s'empêcher de pâlir.

— Est-ce qu'on a eu l'air de la croire ? interrogea-t'elle avec anxiété.

— Je ne le sais pas au juste, parce que je n'assistais pas à l'entrevue qui a eu lieu entre elle, le général Boisdreffre et le colonel Picquart..... Néanmoins, je crois que pour le moment, on aurait plutôt tendance à penser qu'

elle a imaginé cela pour essayer de pêcher en eau trouble et d'arriver à sauver son mari par des moyens détournés.

— Est-ce qu'elle aurait des chances de réussir ?

— Qui sait ?..... C'est Picquart qui a été chargé de l'enquête.....

— C'est bien ennuyeux ! s'exclama l'aventurière. Penses-tu que tout cela pourrait être dangereux pour nous ?

— Ça dépend..... Est-ce qu'Esterhazy sait que c'est nous qui avons falsifié les documents ?

— Non !.....

— Dans ce cas nous n'avons pas grand chose à craindre... A mon avis, ce ne serait pas une grande perte si l'on envoyait Esterhazy à l'île du Diable..... Il est tellement bête qu'il ne mérite pas mieux.....

— Ce serait un désastre, au contraire, protesta Amy Nabot avec véhémence. Est-ce que tu ne comprends pas que si l'on expédie Esterhazy à l'île du Diable, Dreyfus en reviendra par le fait même et fera désormais figure de martyr injustement persécuté ?..... Ceci ne doit pas avoir lieu !..... Ce qui peut arriver à Esterhazy m'est absolument indifférent, qu'il aille au diable où à l'île du Diable, ça reviendrait au même pour moi s'il était seul en cause..... Mais je n'aimerais pas que ma vengeance contre Dreyfus soit gâtée..... Si jamais il devait revenir auprès de sa chère épouse, je crois bien que j'en mourrais de rage et de dépit !

— Tu n'es pas raisonnable Amy !

— C'est bien possible, mais je ne suis pas du tout convaincue de l'utilité d'être raisonnable..... Ce que je veux, c'est que ma vengeance soit complète et définitive comprends-tu, Henry ?..... Et je compte sur toi pour m'aider à m'assurer de cela..... Du reste, tu sais bien que tu es en mon pouvoir et que si tu ne veux pas faire ce que je te dis, je peux facilement te punir d'une façon terrible.....

quand je juge que le moment de frapper est venu..... Tu sais aussi que, le cas échéant, je n'hésiterais pas longtemps à mettre cette menace à exécution n'est-ce pas ?... Tu dois me connaître assez pour ne pas ignorer que je n'ai pas l'habitude de m'embarrasser de scrupules

Le colonel savait très bien tout cela, et il était fort loin de se sentir à son aise

Néanmoins, il voulut affecter de ne pas prendre trop au sérieux les menaces de l'aventurière et il lui dit sur un ton de supériorité condescendante :

— Tu attaches un peu trop d'importance, ma chère amie, à des choses qui en ont beaucoup moins que tu ne le crois..... Je ne saurais te donner de meilleur conseil que celui de renoncer à cette frénésie de vengeance contre Dreyfus qui ne t'a vraiment pas fait grand mal, après tout..... Ce qui est certain, en tout cas, c'est que je ne peux plus te seconder dans des entreprises de ce genre..... Je n'ai pas envie de ruiner complètement ma vie.....

— Moi, je n'y vois pas d'inconvénient ! répliqua Amy Nabot avec un odieux cynisme. Arrange-toi comme tu voudras, que ce soit en ruinant ta vie ou autrement, mais tâche de faire en sorte que les soupçons qui pourraient peser sur Esterhazy soient définitivement écartés, autrement je te dénonce..... Je suppose que je ne pourrais pas m'exprimer plus clairement que ça, n'est-ce pas ?

Puis, sans attendre la réponse de l'officier la dangereuse créature fit signe au cocher d'un fiacre qui passait et monta dans le véhicule.

Le colonel Henry était devenu livide.

— Comment diable vais-je faire pour me débarrasser de cette harpie ? se demandait-il avec angoisse. Comment faire, grands Dieux ?... Ah, maudit soit le jour où je l'ai rencontrée !

Lentement, il se remit en marche, d'un pas incertain, et, tout-à-coup, comme par miracle, une idée qui lui parut géniale lui vint à l'esprit :

Amy Nabot faisait partie du personnel secret du bureau de contre espionnage dont lui, colonel Henry, était un des principaux chefs. Il ne dépendait donc que de lui, en somme, d'éloigner Amy Nabot en la faisant charger d'une mission dans un pays étranger. Et pendant son absence, il pourrait combiner quelque chose qui permettrait de la dénoncer et de la faire arrêter. Cela ne serait pas difficile, car il y avait longtemps qu'elle jouait double jeu, mais il faudrait s'attendre à ce qu'elle dénonce la falsification des documents, car en se voyant elle même en danger, elle ne manquerait certainement pas de faire flèche de tout bois.

Toutefois, il y aurait certainement moyen d'arranger cela aussi avec un peu de diplomatie et d'habileté.

Henry commençait déjà à voir les choses sous un jour beaucoup moins sombre. Plus il pensait à l'idée qu'il venait d'avoir, plus elle lui semblait praticable et juste car, en somme, Amy Nabot n'était qu'une affreuse canaille et ce n'aurait pas été une mauvaise action que de la faire tomber dans un piège pour qu'elle reçoive enfin le châtement qu'elle méritait depuis si longtemps.

Henry ne savait pas encore exactement comment il allait procéder, mais il pensait que le mieux serait de faire arrêter Amy Nabot à la frontière, au moment où elle reviendrait de sa mission à l'étranger. Alors, quand sa culpabilité à elle aurait été nettement établie, qui aurait encore pu songer à ajouter foi à ses affirmations si elle se mettait à vouloir rejeter sa faute sur celui-là même qui l'avait dénoncée ?

Cela fait, Amy Nabot définitivement écartée de son chemin plus rien ne pourrait empêcher le colonel de demander la main de Louise de Ganné et de vivre heureux auprès d'elle.

Sans doute, il lui resterait encore à lutter contre le colonel Picquart, mais dans cette lutte-là, il était sûr de

vaincre parce qu'il aurait le commandant du Paty avec lui et que du Paty avait déjà montré plus d'une fois qu'il savait être un redoutable adversaire.

CHAPITRE CXL.

UNE DECISION INATTENDUE.

Le commandant du Paty, qui venait de terminer son service, se promenait au hasard à travers les rues en attendant l'heure du dîner. Perdu dans une rêverie nonchalante, il laissa ses pas le porter vers le quartier du Trocadéro.

Tout-à-coup, il s'aperçut de ce qu'il se trouvait devant la maison de Lucie Dreyfus.

— On dirait que c'est le destin qui m'a amené par ici ! se dit-il. J'aimerais bien pouvoir monter, mais comment le pourrais-je après la façon dont elle m'a accueilli la dernière fois ?

Involontairement, il ralentit le pas. Avec intensité, il pensait à la jeune femme, regrettant amèrement que sa dernière entrevue avec elle se soit si désagréablement terminée.

Et voilà que soudain, il eut comme un éblouissement. Une jeune femme accompagnée d'une petite fille venait d'apparaître au coin de la rue... N'était-ce pas Lucie ?

Si !... C'était bien elle !... Madame Dreyfus revenait à la maison après être allée faire une promenade avec la petite Jeanne.

On aurait dit que c'était la fatalité qui avait amené du Paty à cet endroit juste au moment où elle y passait !

Tout d'abord, elle ne remarqua pas l'officier, mais quand elle le vit, elle feignit de ne pas le reconnaître et se pencha pour dire quelque chose à l'enfant. Puis elle hâta un peu le pas et disparut dans la maison, sans même détourner la tête quoi que le commandant l'eût très ostensiblement saluée au passage.

Blême de rage, il s'éloigna en pensant à la façon dont il pourrait se venger de ce nouvel affront. Après un moment de réflexion, il se dit que le meilleur moyen d'atteindre ce résultat serait de chercher à prouver qu'elle avait été complice de l'évasion de son mari et de la faire traduire en justice pour répondre de ce délit.

Il espérait bien pouvoir la faire condamner à une peine de prison. Cela ne serait-il pas une belle façon de rabattre l'orgueil de cette petite sottie qui se permettait de prétendre lui résister !

Toute la nuit il ne cessa de penser au plaisir qu'il éprouverait en allant lui rendre visite dans le cachot où il allait la faire jeter et le lendemain matin il ne se rendit au ministère que pour solliciter deux jours de congé.

Puis il prit le train pour la Rochelle où il s'embarqua pour l'Île du Roi.

Arrivé là, il s'en fut immédiatement rendre visite au directeur de la forteresse.

— Je suis venu, expliqua-t-il pour essayer d'éclaircir quelques points de la tentative d'évasion du capitaine Dreyfus... Je voudrais surtout savoir très exactement quels ont été les complices...

— Je crains que ce soit une tâche assez difficile que vous vous êtes assignée là, Monsieur le commandant ! lui répondit le fonctionnaire dès qu'il eut compris où il voulait en venir. Il me paraît douteux que vous parvinssiez

à découvrir quoi que ce soit qui en vaille la peine, parce que toutes les enquêtes qui ont été menées jusqu'à présent, à ce sujet sont demeurées sans résultat...

Néanmoins, je suppose que vous êtes aussi d'avis que Dreyfus a dû avoir des complices, n'est-ce pas ?

— Evidemment... Autrement, il ne serait pas arrivé à sortir de sa cellule ni à franchir l'enceinte...

Du Paty demeura un instant silencieux, suivant avec un air pensif les volutes de la cigarette qu'il avait allumée. Puis il reprit :

— Est-ce que vous ne pensez pas que ce pourrait bien être la femme du traître qui a combiné toute l'affaire ?

— Je serais certainement incliné à être de cet avis, quoi que je n'ai pas réussi à en obtenir une preuve certaine... Je sais... Mais savez-vous à quoi celà tiendrait, selon moi ? A ce que les fonctionnaires qui ont été chargés de l'enquête se seront laissés entortiller par cette sirène qui n'a pas sa pareille pour jouer la comédie.. Croiriez-vous que, ces jours-ci, elle a essayé de faire accuser un autre officier de haute trahison ?

— Ça ne m'étonne pas... Je me suis déjà aperçu de ce qu'elle est très amoureuse de son mari et je pense bien qu'elle n'hésiterait pas à faire n'importe quoi pour tenter de le sauver...

— Sans compter qu'elle ne manque pas d'argent interrompit du Paty. Sa famille est très riche et celle de son mari ne l'est pas moins... Elle a donc largement le moyen de s'assurer des complicités de toute espèce... Ne soupçonnez-vous personne d'avoir eu partie liée avec elle ?...

Le directeur s'était levé et il s'était mis à marcher nerveusement à travers la pièce. Il se disait que cette histoire pouvait encore lui attirer de sérieux ennuis, car il était naturellement responsable de ce qui se passait